

Présentation

Michel Biron

Volume 20, Number 1 (58), Fall 1994

Saint-Denys Garneau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201134ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201134ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Biron, M. (1994). Présentation. *Voix et Images*, 20(1), 8–11.
<https://doi.org/10.7202/201134ar>

Présentation

Michel Biron, Université d'Ottawa

L'année 1993 marquait le cinquantième anniversaire de la mort de Saint-Denys Garneau. À cette occasion, le Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa a organisé un colloque, intitulé « Poésie et prose de Saint-Denys Garneau », dont les textes rassemblés dans ce dossier constituent les actes¹.

Tout à la fois poésie et prose, l'œuvre de Saint-Denys Garneau fait ici l'objet de relectures qui, chacune à sa manière, donnent toute la place au texte de Garneau, à tout le texte, c'est-à-dire à *Regards et jeux dans l'espace*, mais aussi au *Journal*, à la correspondance, aux ébauches narratives ainsi qu'aux innombrables notes, esquisses et autres fragments recueillis dans l'édition de Brault et Lacroix (1971). Ce retour au texte s'imposait, selon les organisateurs du colloque², pour au moins deux raisons : d'abord pour faire contrepoids au mythe de Garneau et à la tentation biographique qui tourmente depuis toujours la critique garnélienne ; il s'imposait par ailleurs, et peut-être plus fondamentalement, parce que, somme toute, on a très peu lu l'œuvre de Garneau dans son ensemble, dans sa totalité polymorphe et inachevée.

Seul de son espèce durant les années trente et ouvrant alors la littérature québécoise à sa « première » modernité, avant de devenir l'une des figures les plus obsédantes — souvent rejetée — d'une « seconde » modernité, celle de la Révolution tranquille, Saint-Denys Garneau semble n'avoir jamais coïncidé tout à fait ni avec son époque ni avec son milieu, bien que son œuvre, depuis un demi-siècle, n'ait cessé d'exercer une sorte de fascination diffuse. Si le drame personnel du

-
1. Je remercie les organismes qui ont accepté de subventionner le colloque qui est à l'origine de ces contributions, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et le Bureau du Québec en Ontario ; par ailleurs, je tiens également à remercier le Département des lettres françaises, la Faculté des arts et l'École des études supérieures et de la recherche de l'Université d'Ottawa, qui ont contribué financièrement à la tenue du colloque.
 2. Michel Biron, Michel Lemaire, Christian Vandendorpe et Robert Yergeau.

poète mort prématurément a contribué et contribue toujours à sa mythification, l'ambiguïté de sa réception, d'hier à aujourd'hui — particulièrement durant les années où la poésie a imposé son hégémonie sur l'ensemble de la production littéraire québécoise —, tient plus profondément peut-être à la nature même de son œuvre, qui oppose au « lyrisme général » de la Révolution tranquille un certain matérialisme propre à la prose. Or, le caractère hybride de cette œuvre, loin d'être le résultat de son inachèvement, semble constitutif du projet esthétique de Garneau et, de manière plus générale, de la modernité québécoise naissante.

Dans le texte d'ouverture, Jean-Louis Major propose un mode de lecture de l'œuvre de Garneau qui permet de saisir l'unité de ses morceaux sans pour autant perdre de vue leur irréductible diversité. Le *Journal* apparaît, selon cette perspective, comme la forme englobante de ce que Jean-Louis Major appelle « l'écriture du moi », laquelle engage tout le projet esthétique de Garneau. En intégrant matériellement les autres formes (poèmes, extraits de lettres, essais, etc.), le *Journal* les inscrit dans une problématique de l'intimité qui, en retour, se définit moins par rapport au vécu du diariste que par rapport à la question de l'écriture. La non-coïncidence du sujet avec lui-même ouvre l'écriture à une quête de forme et de sens qui trouve, dans l'émiettement chronologique du *Journal*, le seul cadre à même de recueillir les genres et les sous-genres pratiqués par Garneau, si hétérogènes soient-ils.

Les deux articles suivants partent aussi du *Journal* de Garneau et, par des voies tout autres que celle de Jean-Louis Major, en confirment la riche complexité. À la lumière d'une lecture comparée des deux versions du *Journal*, Robert Melançon met en cause la cohérence des coupures opérées en 1954 par les premiers éditeurs (Robert Élie et Jean Le Moyne). Plus encore, il met en évidence les effets de lecture induits par les travestissements du texte original, lesquels ne sont pas étrangers à l'image de l'écrivain qui s'est imposée par la suite, celle d'un homme replié sur lui-même et fermé aux soubresauts du monde extérieur. L'édition de Brault et Lacroix viendra corriger en partie la situation, mais, pour diverses raisons, n'y parviendra jamais tout à fait, posant à son tour d'insurmontables difficultés de lecture. C'est à une véritable réflexion sur la forme du *Journal* que convie enfin Robert Melançon.

Par le titre de son article, Gilles Marcotte renverse d'entrée de jeu l'un des clichés les plus solidement rattachés à l'univers de Garneau : la « force » de l'écrivain s'oppose bien sûr ici à sa prétendue faiblesse et

au rôle de victime (sociale, littéraire) qu'on lui fait jouer, surtout depuis la Révolution tranquille. Or, le *Journal* (entre autres exemples possibles) le montre tout autre, c'est-à-dire décidé à écrire au point de faire de l'écriture le lieu de tous les engagements. Il n'est pas d'exemple, ailleurs en littérature québécoise, d'une détermination aussi constante vers la littérature. D'où une sorte de détachement apparent vis-à-vis du reste, non pas par indifférence mais à cause de la portée extrême de la médiation de l'écriture. Nul primat de l'existence ici : tout se fait dans la distance même qu'impose la force de cet attachement et qui constitue paradoxalement la condition de la liberté de l'écrivain.

Passant de la prose à la poésie mais en opérant de fréquents retours de celle-ci à celle-là, quatre articles abordent ensuite le texte garnélien à partir du corpus proprement poétique.

Pierre Ouellet s'intéresse à l'une des dimensions fondamentales de *Regards et jeux dans l'espace* : la vision et, plus généralement, la spatialité. L'importance du regard et du mouvement (la danse) est telle chez Garneau qu'on peut y lire la base d'une véritable poétique fondée sur la pure motilité, sur « l'équilibre impondérable ». Selon le point de vue phénoménologique privilégié par Pierre Ouellet, il y a là l'émergence d'une sensibilité (« esthésie ») jusque-là absente de la littérature québécoise et qui se définit par une nouvelle conscience de la corporéité du sujet.

Jacques Blais examine ainsi la composition d'un diptyque à l'intérieur de *Regards et jeux dans l'espace* : « Saules » et « Pins à contre-jour ». Par l'analyse minutieuse de ces deux poèmes, il montre à quel point l'esthétique garnélienne passe par des effets de contiguïté et par la définition de la poésie comme art de l'espace, comme poésie-peinture. À travers la forme du diptyque, c'est aussi la question de la dualité, chère à Garneau, que soulève cette analyse. Par des déplacements et des renversements inattendus, les deux poèmes font plus que se poser l'un en regard de l'autre : ils se recourent, s'équilibrent et donnent à voir l'image de l'unité dans la dualité, ne perdant jamais leur autonomie respective.

Le rapport entre la poésie et la prose est plus directement interrogé par Michel Lemaire en fonction de l'évolution technique du vers de Garneau. Des maladresses prosodiques des « Juvenilia » aux vers libres de *Regards et jeux dans l'espace*, la rupture est remarquable et se manifeste par un déplacement fondamental des valeurs du texte, le poète substituant aux garanties esthétiques de la versification traditionnelle la seule vérité individuelle. Dès lors, la forte opposition de

Garneau au vers classique se fera non seulement par le rejet des formes régulières, mais par le choix de ce qui en est le plus éloigné, à savoir le prosaïque, qui permet d'inventer un langage débarrassé des artifices trop scolaires de l'alexandrin et, par là, plus proche d'une vérité unique et personnelle.

André Gervais propose d'articuler différemment poésie et prose, via une série de signifiants majeurs disséminés en divers points de l'œuvre de Garneau. À la lumière d'une analyse des métraplasmés d'un des derniers poèmes, «Et maintenant», il développe une interprétation de la signifiante du texte et de son épitexte formé par la signature du poète et par certains termes clefs du *Journal* ou des *Lettres à ses amis*.

Peu étudiée jusqu'à présent, la correspondance est au centre de la réflexion de Benoît Melançon, qui propose d'en faire une lecture sociale. Liée à la sphère privée, la lettre entretient avec les discours publics des rapports incertains, qui en font tantôt le lieu d'expression de la doxa, tantôt celui du paradoxe et parfois même d'un discours autre, qui ne serait nulle part à sa place dans l'espace public. Partant de ceci, Benoît Melançon s'interroge sur le sens et la fonction de la lettre chez Garneau, notamment en rapport avec ce qu'il appelle, à la suite de Claude Duchet et Pierre Popovic, le sociogramme de l'époque.